

Critique : "Féerie générale", d'Emmanuelle Pireyre

LE MONDE DES LIVRES | 06.11.2012 à 08h55 • Mis à jour le 06.11.2012 à 13h37 | Par Eric Chevillard (Le feuilleton)

Il a donc fallu établir des taxinomies, nommer les espèces et les sous-espèces, identifier les phénomènes puis les classer par genres, créer des catégories divisées elles-mêmes en petites cases que l'on a dû cloisonner encore pour prendre la mesure de ce monde. Impossible de faire tenir un globe dans un meuble à compartiments si on ne le coupe préalablement en tranches, puis en dés. L'homme s'y est employé sans ménager sa science. Ni sa littérature, idéalement outillée pour forger des archétypes, définir des modèles, camper dans le réel la figure humaine si vacillante, si floue, si contingente. Il s'agissait en somme de s'entendre sur une organisation, d'aboutir à un ordre et de se donner ainsi l'illusion de tout maîtriser.

Dans un XIX^e siècle épris de rationalité, où la science et la philosophie étaient supposées avoir réponse à tout, Bouvard et Pécuchet, pas si bêtes, posaient les bonnes questions : Qu'est-ce que le corps ? Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'univers ? Or il semble que quelque chose se soit déréglé depuis dans notre système d'explication du monde, que ces vieilles questions mêmes ne soient plus opérantes pour en interroger l'énigme et découvrir enfin qui nous sommes. Voici à présent celles qui nous viennent aux lèvres : "Comment laisser flotter les fillettes ?", "Comment habiter le paramilitaire ?", "Comment faire le lit de l'homme non schizoïde et non aliéné ?", "Friedrich Nietzsche est-il halal ?", "Comment planter sa fourchette ?"

Ces questions, beaucoup plus pertinentes aujourd'hui, on en conviendra, sont les titres de quelques-uns des chapitres du livre d'Emmanuelle Pireyre, intitulé lui-même non sans ironie *Féerie générale*, lecture hautement recommandable au moment où nous nous apprêtons à attaquer la montagne de livres qui a poussé cet été dans notre dos, par orogénèse instantanée, tandis que nous contemplions l'océan. La langue ou plutôt les langues de tous bois que nous parlons et écrivons désormais y sont en effet surprises en flagrant délit de mensonge, littéraire ou non. Nous les voyons inventer les fictions politiques, communautaristes, générationnelles, toutes les mythologies artificielles de l'époque. Nous voyons le discours engendrer le cliché, puis le cliché saturer le discours. Nous voyons se constituer, avec ce Meccano de phrases toutes faites, nos nouvelles représentations du monde et triumpher le paradoxe suivant : le lieu commun est un no man's land, la définition moderne de la solitude.

Ce roman se donne moins comme un récit que comme un dispositif ludique ou une installation d'art contemporain avec ordinateurs et vidéos, lesquels sont devenus, tout autant que les écrans de la fiction, des miroirs du réel. Nous n'avons sur lui d'autre prise que celle-ci, semble-t-il : "*Nous ne pouvons demeurer à l'intérieur des choses, même si elles sont notre plus grand amour (...). Nous ne pouvons pas nous attarder. Impossible, même si la joie nous envahit, de tenir en place sur un flanc de montagne pour regarder le lac brillant dans la nuit.*"

Aussi bien, nous ne lisons pas ici un de ces romans où tout tient et se tient ; son encre n'est pas une huile injectée dans les rouages grippés du monde. La fiction du réel ordonnée par la littérature ne fait plus illusion. Mais si Emmanuelle Pireyre se moque férocement de ceux qui persistent à y croire, elle sait pourtant que l'on peut en avoir la nostalgie, comme du paradis perdu. Alors elle nous montre une fillette de 9 ans, Roxane, qui s'entête à peindre tandis que ses camarades profitent plutôt des récréations pour spéculer en Bourse. Et non seulement elle peint, au lieu de songer comme les autres à "renflouer ses comptes de trading", mais elle s'est "spécialisée dans le genre pictural légèrement désuet de la peinture équestre".

Des microrécits s'enchaînent et se chassent : nous surprenons la conversation pontifiante de responsables politiques, nous suivons en France un universitaire suédois attiré par les "centres historiques et les filles faciles" (mais "si nous sommes prêts à offrir énormément à nos visiteurs étrangers (...), les Français ne sont pas mûrs pour le tourisme sexuel"), nous lisons les conseils de bonne conduite qu'une jeune musulmane prodigue à ses soeurs, nous apprenons que happenings et performances furent surtout conçus par les artistes pour lutter contre le froid de leurs lofts new-yorkais. Et mille autres aspects encore de cette "féerie générale" qui est une manière somme toute optimiste de nommer le bordel ambiant.

Car Emmanuelle Pireyre n'ignore pas que la théorie de ce naufrage relève aussi du discours : "Tout se passe comme si, au lieu de vivre dans le monde réel, nous vivions dans le Musée de l'homme (...). Le réel muséifié n'est plus disponible, le réel est un pauvre fromage sous cloche." Ce sont des étudiants qui parlent et leur lucidité prétendue n'est qu'une volute encore de notre logique en vrilie, éperdument en quête d'un sens qui se dérobe. *Féerie générale* est un livre sans leçon, dont toutes les démonstrations n'aboutissent qu'à prouver la belle santé morale de l'humour en temps de crise. Puis aussi la nécessité de préserver envers et contre tout "notre précieuse réserve de récalcitrant".

***Féerie générale*, d'Emmanuelle Pireyre, L'Olivier, 256 p., 19 €.**

Eric Chevillard (Le feuilleton)

http://www.lemonde.fr/livres/article/2012/11/06/le-medicis-est-attribue-a-emmanuelle-pireyre-pour-feerie-generale_1786421_3260.html

Le Médicis est attribué à Emmanuelle Pireyre pour "Féerie générale"

Le Monde.fr avec AFP | 06.11.2012 à 13h27 • Mis à jour le 07.11.2012 à 12h21

Le prix Médicis a été attribué, mardi 6 novembre, à Emmanuelle Pireyre, 43 ans, pour son quatrième roman *Féerie générale* (éditions de l'Olivier), a annoncé le jury.

L'auteure a été choisie dès les premier tour avec 8 voix sur 10, a précisé le jury, au sein duquel a repris place l'ancien ministre de la culture Frédéric Mitterrand.

Ce roman-collage, dans lequel réalité et fiction s'entremêlent, est construit comme une succession d'histoires où les langages se télescopent : récit, introspection, langage parlé, sms, courriels, rap...

Emmanuelle Pireyre y poursuit son œuvre inclassable en forme de mosaïque, qui traite cette fois de l'intimité en prise avec une société connectée tous azimuts, plongeant pour inspiration dans les médias ou les forums Internet. Après *Comment faire disparaître la terre ?*, l'auteure, qui écrit et publie depuis 1995, explique qu'elle voulait "*quelque chose de plus positif que la question de la destruction*". Un processus d'écriture qui a été "*très long*".

"*Je viens de la poésie et inventer des formes ne me fait pas peur*", a lancé la lauréate. "*J'ai mis longtemps à écrire ce livre, cinq ans, pour donner une version féerique du monde qui me demandait d'inventer des personnages, des situations et beaucoup de transformations*", a-t-elle ajouté. Pour l'écrire, l'auteure, qui a écrit plusieurs fictions radiophoniques et donne régulièrement des lectures-performances, s'est abreuée à beaucoup de sources : articles, sociologie, manuels pratiques, littérature, retenant "*les idées qui (lui) plaisent*".

<http://www.babelio.com/livres/Pireyre-Feerie-generale/391655>

« J'ai souvent eu l'impression, en écrivant ce livre, d'emprunter des discours tout faits comme on louerait des voitures pour le plaisir de les rendre à l'autre bout du pays complètement cabossées », confie l'auteur.

Rassemblant des échantillons prélevés dans les médias et sur les forums, détournant les sophismes et les clichés de la doxa ambiante qu'elle mixe avec érudition et humour aux discours savants ou sociologiques, Emmanuelle Pireyre organise de magnifiques collisions de sens dans ce roman-collage où la réalité se mêle à la fiction.

Une petite fille déteste la finance et préfère peindre des chevaux ; des artistes investissent les casernes ; un universitaire laisse tomber sa thèse sur l'héroïsme contemporain ; une jeune musulmane choisit pour devise Une cascade de glace ne peut constituer un mur infranchissable... Ainsi sont les personnages de Féerie générale : récalcitrants à l'égard de ce qui menace leur liberté, prompts à se glisser dans les interstices du réel pour en révéler les absurdités.

Avec une jubilation communicative, Emmanuelle Pireyre propose une radiographie de notre conscience européenne en ce début de 21^e siècle.

Le roman d'[Emmanuelle Pireyre](#) raconte ...difficile à dire et à décrire car la première question qui vient à l'esprit est est-ce bien un roman ? ce n'est pas plutôt un essai ? Un laboratoire d'écriture ? Une fois le livre refermé le lecteur demeure perplexe, l'auteur mêlant sans cesse la fiction avec la réalité, l'imaginaire des personnages avec les aliénations du monde social entre « passerelles logiques et tunnels oniriques ». Il n'y pas de fil narratif mais une suite de réflexions disparates, appliquées à un schéma imaginaire. Avec une succession d'histoires éclatées portant sur les dogmes contemporains de la société, E. Pireyre s'appuie sur une question actuelle, la décortique jusqu'à en épuiser la substance pour mieux mettre en évidence la prégnance du monde dans lequel on vit. Dans chacun des récits, l'auteur confronte la passion, le rêve, ou la sauvagerie du personnage aux codes de la société. C'est une confrontation non sans heurt. Face à ce qui apparaît après démonstrations comme des poncifs rigides et aberrants de la société moderne, aux premiers desquels la finance, le management japonais ou la religion, chacun d'eux revendique un désir d'émancipation, une liberté de pensée... Ils tentent à leur manière de réenchanter le monde.

Si a priori, les questions apparaissent farfelues, le ton léger, et si les réflexions étirées jusqu'à l'extrême aboutissent parfois à des réponses absurdes, on doit reconnaître à l'auteur le talent de tourner dans tous les sens nos représentations habituelles et nos sens communs. La technique est déconcertante dans la mesure où c'est tout à la fois ludique et érudit. L'humour venant certainement écarter la pesanteur du thème de la réflexion. Cependant pour qui n'est pas familier avec l'univers d'[Emmanuelle Pireyre](#), cette lecture demande un effort de concentration constant. C'est une lecture un peu trop exigeante lorsqu'on recherche dans la fiction l'abandon de soi et le droit à la paresse intellectuelle.

Le jury du prix Médicis a joué la carte du risque en couronnant cette féerie. Annoncé comme une compilation de textes composites présentés de manière novatrice - à l'image de la diversité documentaire d'une session sur le web ? -, le livre constitue a priori une cible intéressante pour le chasseur de structures littéraires singulières. [John Dos Passos](#) n'avait-il pas réussi dans le récit hétéroclite avec [Manhattan](#) [transfer](#) en 1925 ?

Il ne s'agit pas d'une histoire ni d'un essai mais de l'énumération de choses qu'[Emmanuelle Pireyre](#) trouve belles dans ce monde. Non au plan des apparences physiques mais à celui des idées. Parler de sujets très divers est louable, insinuer des liens entre eux l'est autant puisque tout se tient avec la mondialisation et les réseaux sociaux. Mais peut-on tout mêler ? On s'étonnera qu'un hacker malveillant, tout sympathique qu'il soit, et qui est sans doute à sa façon un héros des temps moderne, trouve place dans une féerie qu'on voudrait davantage souriante et sereine qu'inquiétante. On surfe sur des idées réformistes qu'on s'attend à trouver dans les conversations branchées d'un meeting anticapitaliste. Ceci ne fait pas problème, mais lorsqu'on voit pointer la révocation du fonctionnement de la société contemporaine, on s'attend quand même, à un moment ou l'autre, à voler un peu plus haut. D'autant qu'on convoque des noms sérieux comme [Giorgio Agamben](#), [Nietzsche](#), [Boris Cyrulnik](#) (de façon voilée pour celui-ci),... qui font espérer plus que des péroraisons abscones. Vrais débats et propositions se font attendre jusqu'à ce que le paragraphe décline gentiment dans une photo insigne répétitive, un chat ado débile voire une touchante collection de baisers. Si si, c'est bien compris, [Emmanuelle Pireyre](#) veut parler tendresse et bulles bleues alors que ce monde sombre dans les

profits bourgeois et les monstres financiers, c'est aimable mais n'est-il pas un peu mince cet énorme cliché ? Et quelques mots réussis - "Il fallut attendre le 16^e siècle pour que la note si soit ajoutée à la gamme de do" - ne suffisent pas. En cours de lecture, j'ai tenté - je devais passer à côté de quelque chose - de sonder le projet de l'auteure à travers cette vidéo: l'interview traînante ne fait que répéter le livre. Et de concéder elle-même que ses féeries sont parfois tirées par les cheveux.

Entre sérieux, futile, fleur bleue et philosophie, le lecteur perd tout repère. Le mixage audacieux pourrait fonctionner, mais on en sort fatigué à force de ne pas s'amuser ni rien apprendre. Il ne suffit pas d'arborer crânement des insignes contestataires mais encore faut-il les présenter sous une forme littéraire esthétique destinée à la diffusion. Je n'ai pas le sentiment que ce soit réussi ici. La véhémence de ce billet vient évidemment de la mauvaise humeur induite par la volonté d'aller jusqu'au bout du livre. Il aurait mieux valu y renoncer dès qu'il se refusait. L'inventivité d'Emmanuelle Piryeyre, sa vivacité intellectuelle n'ont pas suffi, selon à moi, à produire plus qu'un distractif pied de nez. Voilà un bandeau rouge qui ne lui va pas bien.

En préambule, je ne trouve qu'une chose à dire : "Que j'ai peiné sur ce livre !" La syntaxe prête déjà au questionnement avec des textes fragmentés qui ne peuvent être difficilement assimilés à des nouvelles classiques, mais qui ne constituent pas non plus un récit linéaire facilement compréhensible. Ces écrits parcellaires portent pour noms des titres intrigants : "Comment laisser flotter les fillettes?", "Comment habiter le paramilitaire?", "Comment faire le lit de l'homme non schizoïde et non aliéné?" ou encore "Comment être là ce soir avec les couilles et le moral?". Autant de questions qui n'entraînent pas de réponses immédiates et unilatérales mais qui laissent présager l'original et le fantasque. Pourtant, je suis restée tout au long de ma lecture extrêmement décontenancée par la forme de l'ouvrage, par la narration qui semble digresser en permanence vers des considérations secondaires. Pour exemple, le début de livre traite de la bourse, sujet d'étude pour de jeunes élèves. On passe ensuite aux sites de rencontre comme si tous ces sujets contemporains avait un fil conducteur qui coulait de source. Je dois bien avouer que j'ai failli abandonner l'ouvrage après cinquante pages car je me sentais complètement baladée, étrangère à ce roman un brin trop expérimental pour moi. J'ai néanmoins décidé de continuer, non par intérêt mais plutôt par sens du devoir vis-à-vis de de cette rentrée littéraire à laquelle je prends plaisir à participer. Peut-être qu'en poursuivant, j'allais finalement accrocher à ce récit atypique qui détone tout à fait de ce que j'ai pu lire jusque-là. Force est de constater que je l'ai fini toute penaude, me sentant un peu idiote car j'ai eu l'impression de passer à côté des forces de ce petit ovni. Emmanuelle Pereyre brosse un portrait de la société résolument dissolu avec des personnages complexes, aspirant à la liberté et aux revendications un peu floues. La narration alterne petits textes bien construits et discussions extraites de forums sur Internet. Cela a été une véritable expérience de lecture qui n'a malheureusement pas été convaincante pour ma part. A la manière de chroniques, il aurait fallu piocher en se laissant porter, pour divaguer allègrement avec ces personnages caméléons. J'ai donc un gros regret : celui d'être restée à quai. Quelques mois après lecture, je peux même dire que c'est rageant car j'ai encore l'impression avec ce livre que j'ai été (prise pour) une parfaite imbécile, incapable de comprendre où on me traînait. La féerie n'était pour moi que dans le titre !

Abandonné aux deux tiers du roman... Ce qui me rassure : je ne me sens pas seule! Je ne me suis pas vraiment ennuyée à la lecture, non. Même pas. Mais je n'ai absolument pas pu comprendre où l'auteure voulait en venir. Pas trouvé le fil de l'histoire... Pas aimé le style de la narration... Et même pas accroché aux histoires que j'ai lues. La première m'a même mise très mal à l'aise avec ces gosses de neuf ans qui parlent de Bourse et de vendre leur maison de Cannes avant de perdre de l'argent... Peut-être suis-je passée à côté de quelque chose mais comme apparemment, je suis loin d'être la seule, je ne m'inquiète pas! Et je me sens plus légère depuis que j'ai refermé ce livre!

S'agit-il d'un, de plusieurs contes de fées? Les "il était une fois" chatouillent notre réalité, regardée, triturée, analysée avec justesse et ironie. Les personnages très "d'aujourd'hui", comme on aurait dit "d'époque" pour un roman historique, vivent néanmoins dans un monde mystérieux, où les enfants se passionnent pour la finance internationale, où le story telling rend dépressif, où l'on se demande comment bien se faire

embrasser sans blesser celui qui ne met pas la langue, où des forums internet se créent pour rester halal en toute circonstance ou ne pas avoir honte de ses toilettes sèches. Le texte gambade de récits saugrenus en analyses presque sérieuses sur notre temps désenchanté, en passant par des chats, des présentations PowerPoint et des photos de l'homme qui dit toujours "c'est joyeux". Bref, ce roman - on peine à lui trouver un autre nom - a comme intérêt principal d'être un portrait au plus près du monde bizarre dans lequel nous vivons, un miroir à peine déformant, qui révèle ce que nos habitudes ont de surprenant, une description de notre société qui lui ressemble, en refusant de se prendre au sérieux et en se dégageant de toute pensée politique. Féerie générale, ce sont les Mythologie de Barthes d'aujourd'hui, sans prétention révolutionnaire et sans sérieux.

LE MAGAZINE LITTERAIRE

Critique de Yann Nicol pour le Magazine Littéraire

Dans le dernier et stimulant livre gigogne d'Emmanuelle Pireyre, auteur il y a quelques années de *Comment faire disparaître la terre ?* (où elle proposait une variation actuelle de la « femme de trente ans » chère à Balzac), qui capte avec *Féerie générale* l'élan paradoxal du monde contemporain, entre uniformisation et dislocation, mythes et décadence, culture savante et médias de masse. Les nombreux chapitres, appendices, schémas et photographies qui composent ce récit kaléidoscopique proposent un singulier voyage dans le temps et l'espace, mais aussi dans les registres : des micro-fictions, du discours sociologique, des récits intimistes et des analyses philosophiques sur des sujets aussi divers que l'écologie, la finance, l'art contemporain, la religion ou la vie en entreprise... Ces chemins de traverse permettent à Emmanuelle Pireyre un regard particulièrement aiguisé sur les tics de notre époque, avec notamment une réflexion passionnante sur les différents langages, jargons, et autres storytelling qui composent notre paysage professionnel et affectif. Au coeur de ce collage d'éléments épars, qui répond très souvent à la logique de la digression et de l'association d'idées, on retrouve un certain nombre de questions qui illustrent l'esprit, à la fois cocasse et profond, de son auteur : Comment laisser flotter les fillettes ? Comment habiller le paramilitaire ? Comment planter sa fourchette ? Le tourisme représente-t-il un danger pour nos filles faciles ? Autant d'interrogations qui, comme pour son livre précédent, donnent au roman d'Emmanuelle Pireyre des allures de « Manuel pratique à l'usage des êtres humains du XXI^e siècle » : le lecteur pourra ainsi être confronté à un raisonnement très concret sur les liens entre la frénésie propriétaire et la crise financière, découvrir une théorie plus personnelle sur les caractéristiques de l'homme moderne (et ses liens occultes avec la baronne de Rothschild), comprendre l'importance sociologique des barbecues, des machines à café et des steaks tartare, tout en se régaland de réflexions décalées sur les enjeux de l'identité, du bonheur ou... du baiser ! Les incises récurrentes, intitulées « collection de baisers », qui reviennent notamment sur la place que tient la culture américaine - en particulier le cinéma hollywoodien - dans notre quotidien le plus intime, sont le symbole d'un livre à la fois érudit et loufoque, clairvoyant et déjanté, pétri de culture classique et nourri à l'entertainment contemporain. Son audace dans la composition, fragmentaire et éclectique, mais aussi la puissance de sa langue et l'acuité de son regard sur le monde font de *Féerie générale* un roman résolument moderne, en profonde résonance avec son temps.

Emmanuelle Pireyre et l'inquiétante étrangeté

Posted by *Sebastien Reynaud* on Mercredi, mai 15, 2013 · [Leave a Comment](#)

Il y a peu de choses simultanément aussi étranges et inquiétantes que l'inquiétante étrangeté. Et Clermont-Ferrand est une ville hautement littéraire. Sinon, moi ça va. J'espère seulement que vous n'êtes pas trop désarçonnés par le non-sens.

Emmanuelle Pireyre, qui a obtenu en 2012 le prix Médicis, s'y plaît bien. Décidément, le prix Médicis est à suivre : Jean-Philippe Toussaint, Mathieu Lindon, et maintenant Emmanuelle Pireyre avec le magnifique *Féerie générale*. J'ai été confronté à une certaine incompréhension, voire à un rejet total, en lisant un passage de ce livre lors d'un cercle de lecture.

Cette incompréhension est compréhensible. Le livre d'Emmanuelle Pireyre est un délicieux fatras : plusieurs grands chapitres aux titres non moins délicieux (« *Friedrich Nietzsche est-il halal ?* ») rassemblent des textes divers, de la confession au délire en passant par la réflexion ou les extraits de forums internet – mon copain embrasse mal, est-ce que c'est grave ?

La prose d'Emmanuelle Pireyre n'est pas obscure : elle est exigeante. Il n'y a, chez elle, aucun désir d'être incomprise (désir qui existe pourtant à l'état manifeste chez nombre d'écrivains). Seulement celui de suivre le plus fidèlement possible ses préoccupations, ses envies, son univers, ce qu'on appelle l'art en somme.

La prose d'Emmanuelle Pireyre n'est pas obscure : elle est exigeante. Il n'y a, chez elle, aucun désir d'être incomprise

On oublie souvent que l'art est expression avant d'être consommé de l'autre côté de la chaîne. Et que l'activité de mettre en fiction, d'insérer dans un récit, dans un flux, est toujours une concession faite au lecteur. Certes, il y a une certaine exaltation à créer des personnages, une intrigue – mais cela satisfait le lecteur qui est en nous, non l'écrivain.

Le sentiment qui se fait jour en nous à mesure que nous tournons les pages de *Féerie générale* peut s'apparenter à l'inquiétante étrangeté freudienne. Pourquoi ? Après tout, ce concept se rapporte à des personnages hésitant entre l'humain et l'automate (poupées animées, par exemple) : on ne trouve pas de tels personnages dans ce livre. Mais c'est le langage qui suscite cette impression. Alternativement, il semble automatique, emprunté, parodique, et soudainement humain.

Le funambulisme de ce texte hésitant entre l'automatisme et l'incarnation engendre un comique rare, comme on peut le trouver sur un de mes blogs préférés, *La parole du Koala* du poète Olivier Liron.

- *Féerie générale*, Emmanuelle Pireyre, *Editions de l'Olivier*, 23 août 2012, Prix Médicis 2012

Clément Bénech

Cap au rire sous cape avec les féeries d'Emmanuelle Pireyre

J.-P.

Thibaudat

chroniqueur

Publié le 10/09/2012 à 12h44

A l'heure du petit déj' à l'Elysée, c'est une question que doit se poser François Hollande en beurrant ses biscottes sans sel (régime) d'une lichette de beurre salé (juste un petit peu) :

« Comment être là ce soir avec les couilles et le moral ? »

Cette question, mi ludique, mi- existentielle, est le titre du dernier épisode de « Féerie générale », le nouveau livre d'[Emmanuelle Pireyre](#).

« Friedrich Nietzsche est-il halal ? »

Un titre calqué sur le slogan « rêve générale », gros succès des manifs de ces dernières années. Son précédent livre déjà y allait, dès le titre, de son interrogation : « [Comment faire disparaître la terre ?](#) » (Seuil, 2006). Entre temps elle a poussé un pion du côté du [théâtre](#).

Tous les titres des épisodes de « Féerie générale » sont ainsi. Ils (se) posent des questions. Par exemple « Friedrich Nietzsche est-il Halal ? », « Comment faire le lit de l'homme non schizoïde et non aliéné ? » ou « Comment habiter le paramilitaire ? ». Bonnes questions comme disent les conférenciers à l'heure des questions à la salle quand enfin quelqu'un ose émettre un vague babil en bafouillant ou alors quand quelqu'une, bille en tête, demande une précision hyper pointue.

Ces questions, on peut remercier l'auteur de les avoir posées d'autant qu'Emmanuelle Pireyre y répond allègrement. De bout en bout, c'est un livre bourré d'allégresse.

« Un jour » écrit-elle pour commencer. Et c'est parti.

Un DJ lisant Nadine de Rothschild

Cela démarre toujours (ou presque) comme ça : « un jour » – version actualisée du vieux et par trop usé « il était une fois ». Elle respire un bon coup et nous souffle à plein poumons quelques cm³ de l'air du temps. Mangas, casernes transformées en lieu culturel, entreprise à l'heure de la machine à café, storytelling, résilience, real life, bourses Erasmus, la liste est conséquente.

Chemin faisant, Emmanuelle Pireyre tapote sur son clavier des situations ou faits et fêtes de société le plus souvent cocasses (top, ce DJ lisant Nadine de Rothschild). Où se glisse un personnage qui est comme un grain de sable s'insinuant dans tel milieu ambiant.

Par exemple, premier épisode, « Comment laisser flotter les fillettes ? ». On est dans une cour d'école primaire. Les mômes s'échangent des infos sur les cours de la bourse, sont au parfum des pratiques spéculatives. Ils jouent collectif. Sauf Roxane. Qui refuse « d'entendre parler d'analyse financière ». Roxane, dans son coin, dessine un cheval. A la maison comme sa mère, sans mec, est vissée sur les sites de rencontre, elle continue à dessiner, à peindre.

« C'était une super attitude, elle conservait la zone de silence, le sas de néant qu'il faut à tout prix établir et protéger dans les économies de marché », écrit Emmanuelle Pireyre dans un style super écrit qui s'approprie le langage parlé (rue, bureau, JT) et les langues codées (prospectus, pub, manuels) sans y verser, tout comme dans ses histoires en escaliers le fictif contamine le réel et lui fait un bras d'honneur.

Ce qui n'empêche pas à quelque chose comme l'amour de se rouler des pelles entre Faulkner et les Pyrénées, et de collectionner les baisers.

Quel rapport entre Batoule et de Funès ?

De Roxane on passe aux sites de rencontre de sa mère et de ce qu'il en advient. Et de là, sans mollir, à Tsutomu Miazaki, le japonais qui, entre 1988 et 1989, tua quatre fillettes, les coupa en morceaux et les mangea comme le raconte [sa fiche Wikipédia](#). Une voracité chassant l'autre, on en arrive à [Umberto Ecco](#) victime d'une « voracité bibliophile » avant de passer à repas de fête auquel assiste l'auteur, etc.

Chaque épisode met ainsi en scène (la liste est énoncée au début de chaque épisode comme au début d'une pièce) des personnages fictifs et d'autres empruntés au réel comme Piaf, Jung, Tolstoï, James Brown, le commissaire Moulin ou De Funès. Et ça avance à la marabout bout d'ficelle.

De Funès intervient dans un épisode dont l'héroïne est Batoule. Cette jeune fille a construit un site pour, d'un côté raconter des histoires et, de l'autre, discuter avec ses copines « du bien et du mal, du halal et du haram », Batoule qui porte le hijab rappelle à ses copines « qu'Allah ne nous a jamais demandé de nous habiller comme des sacs ».

Un jour où Emmanuelle raccompagne son héroïne en voiture (elle conduit mal, méfiez-vous), elle en vient à parler des films de Louis de Funès et des nonnes en cornette qui y conduisaient des 2CV. La France des années 60 et 70 se tordait de rire devant ces nonnes.

« Peut-être nous faudra-t-il un jour repasser par ce genre de comique », dit-elle à Batoule qui rétorque : « arrête de plaisanter ».

« Une pagaille irréversible »

Mais Emmanuelle Pireyre n'arrête pas de plaisanter c'est-à-dire de jeter un regard aigu sur notre époque (ces dernières années). Ses fuites et ses fausses pistes, ses leurre et ses faux semblants. Tout en se posant des questions, c'est son truc, son carburant. Y compris des questions sur ce qu'elle est en train d'écrire :

« Je commençai à douter de mes méthodes tenant soigneusement les fictions au second plan, les subordonnant aux réflexions ; mais d'un autre côté l'infinité des histoires possibles, l'infinité des événements non classés, m'angoissait. Comme si le monde n'était pas déjà une pagaille irréversible suffisamment innommable. »

Ni roman, ni essai, ni recueil de nouvelles, « Féerie générale » est un super jeu de pistes, un super remède contre l'angoisse comme tout super livre.

Féerie générale d'Emmanuelle Pireyre par Katrine Dupérou

La

Mécanique

générale

« Comme dirait Tchekhov, nous tapons, grâce à la littérature, avec un gros bâton sur la tête de l'esclave qui est en nous, nous le visons à la mitraille et parfois nous l'atteignons. »

Ceci n'est pas un roman. Pas de trame narrative définie avec personnages à épaisseur psychologique entendue et situations adéquates. Ce pourrait être un conte de fées si l'on en croit le titre et l'incipit : « Un jour en Europe, il y avait une petite fille qui détestait la finance ». Caillois disait du féérique qu'il « est un univers merveilleux qui s'oppose au monde réel sans en détruire la cohérence ». Dans le genre, du côté de chez Pireyre, le terrain est plutôt miné. L'auteure vient en effet des merveilleux mondes de la poésie et de la philosophie. Le premier lui a appris à jouer avec la langue et les formes, le second avec la pensée et les concepts. En parfaite auteure mutante, cette *fairy queen* jongle avec intelligence, malice et dextérité entre écriture de livres, présentation de formes mixtes en lectures publiques : conférences-performances powerpoint à incrustations vidéos, photos, diapos et autres schémas plus ou moins scientifiques. Elle collabore également à des projets collectifs qui décalent l'écriture vers d'autres domaines, musique, théorie, radio.

Faisant preuve d'une insatiable curiosité et d'un sens critique plutôt aiguisé, elle sait aussi user des caviardages, entrisme et autres sabotages live, pratiques qui la situent s'il fallait, entre Olivier Cadiot et Jean-Charles Massera, Nathalie Quintane et Véronique Pittolo. Pour ses manipulations génétiques et biopsies appliquées au textuel, sa recherche, sur le mode « nouvelle forme » de l'installation d'art contemporain, de dispositifs critiques ludiques propres à décoller-décaler le langage des clichés post-modernes qui l'asphyxient, et pour ses détournements de clichés, mythes et héros post-industriels du cinéma et de la TV. Mais pour saisir l'esprit du lieu, mieux vaut lire la 4^{ème} de couverture : « *J'ai souvent eu l'impression, en écrivant ce livre, d'emprunter des discours tout faits comme on louerait des voitures pour le plaisir de les rendre à l'autre bout du pays complètement cabossées* ».

Ceci est donc un OLN. Objet littéraire nouvellement identifié ou œuvre inclassable, mixant au gré des lectures de son auteure données sociologiques, dialogues de forum internet, ouvrages théoriques de « Psychologie-Psychiatrie-Psychanalyse-Sciences cognitives », guides de vie pratique et pastiches de *storytelling* et de séries télé (cf. sa participation au collectif *Ecrivains en série* paru en 2009 chez Léo Scheer, coll. Laureli). Une jonglerie généralisée avec prose, poésie, novlangue, et tranches d'essais, qui nous entraîne au gré de questionnements et réflexions à entrées multiples et saillies burlesques. Avant cette *Féerie générale*, Emmanuelle Pireyre avait déjà commis quelques livres hybrides. En 2000 déjà, « pour améliorer la réalité », elle s'attaquait aux circonstances qui font de nos vies de petits culbutos à balancements et rotations plus ou moins heureux en les congelant. « *J'ai commencé par de petites choses, radis, crayons... Puis j'ai congelé mes proches.* » En 2001, *Mes vêtements ne sont pas des draps de lit*, ou comment écrire au féminin. A voir d'urgence, la « *bed conférence* » éponyme ou comment faire pour s'endormir grâce à « *sa collection d'assistance secours* ». Puis, déjà à la manière d'un manuel pratique à usage déviant, *Comment faire disparaître la terre* paru en 2005, interrogeait la possibilité d'être une femme de trente ans au 21^o siècle. Tel Ducasse *parapluie et machine à coudre*, l'auteure convoquait façon tubes à essais sur sa *table de dissection* différents personnages, concepts et questions pratiques livrés à son imagination. La gravité toujours là, en fantôme, derrière les micro-fictions au burlesque keatonien. *Féerie*

générale nous embarque dans le merveilleux monde de notre extrême contemporain, dominé par la finance et les réseaux sociaux. Construit en sept chapitres comme autant d'épisodes d'une série télévisée au casting impressionnant et nettement bigarré, où cohabitent une fillette de neuf ans qui préfère les chevaux à la finance, un otaku serial killer, Umberto Eco, Claude Lévi-Strauss, Tolstoï, Jung, Jankélévitch et James Brown, Christine Angot (à son tour happée dans un livre), Nietzsche et une jeune fille voilée, Béatrice Dalle et sa fourchette, Edith Piaf, la montagne, les rêves, les self-inserts de la narratrice et bien d'autres encore. A l'image de notre société connectée, tissée à s'y emmêler les pinceaux et le reste, la Fée est noire de monde. S'y posent, décalées entre pseudo-ingénuité et théories bricolées, brèves de forum et collection de baisers, les questions sociales de notre 21ème siècle, à l'intitulé parfois étonnant : « *Comment laisser flotter les fillettes* », « *Friedrich Nietzsche est-il halal ?* », « *Comment planter sa fourchette* ». Interrogeant le « *comment faire avec* » : notre intimité face à la société, la violence et les moyens de la canaliser ou pas, le bonheur à l'ère de la crise, le voile, l'écologie... C'est assez déroutant, extrêmement drôle, toujours intelligent et jamais pontifiant. C'est surtout un précieux vade-mecum pour avancer en terrain miné, léger et néanmoins armé.

Emmanuelle Pireyre, «Féerie» félicitée

ERIC LORET ET NATALIE LEVISALLES 6 NOVEMBRE 2012 À 19:56

- [FACEBOOK](#)
- [TWITTER](#)
- [GOOGLE+](#)
- [MAIL](#)
- [IMPRIMER](#)
- [MODE ZEN](#)

Prix . L'auteure de 43 ans remporte le Médicis pour son dernier roman protéiforme, entre poésie et schémas.

Puisque tout le monde lira chez l'Olivier *Féerie générale* (qui vient d'avoir le prix Médicis du roman), on va parler de *Foire internationale*, de la même Emmanuelle Pireyre, paru concomitamment aux éditions les Petits Matins.

C'est une suite de microfictions se déroulant dans un bourg ayant outrepassé ses limites au moyen d'une ZAC. De la même façon que, du point de vue urbanistique, le glacis commercial s'est étendu sur la banalité indéterminée, de même, dans le cerveau de chacun des personnages de *Foire internationale*, le vide intersidéral du libéralisme marchand donne forme aux activités quotidiennes. Exemple : « "Le gros problème, comme dit Mo, l'actrice de X, c'est que j'ai commencé à froid", se dit Janine, en remontant la Coulée verte avec des sacs de cailloux trop lourds. » Janine se rend chez Romain dont elle a vu sur Internet une pub pour des emballages cadeaux. Janine veut faire emballer ses cailloux pour Noël.

On n'accusera pas Emmanuelle Pireyre, 43 ans, de polluer les étals des libraires. Sa dernière publication, *Comment faire disparaître la terre ?* (Seuil) datait de 2006. On avait parlé à l'époque de «monde moderne mis en morceaux pratiques, recettes et divagations référencées par une

"femme de 30 ans" antibalzacienne». De fait, remettre le Médicis à *Féerie générale* frise le terrorisme anti-France.

Le livre, venu de la poésie contemporaine, mêle prose, schémas explicatifs, photos, typographies décalées, pour ausculter les changements sociétaux que notre beau pays range habituellement sous le tapis : Emmanuelle Pireyre, prélevant bouts de médias et de forums de discussion, fait parler une jeune musulmane fan de réseaux sociaux et de *Naruto* qui se pose des questions sur le halal, Nietzsche, les chaussures à talons et écrit des *fan fics* à partir de ses personnages préférés, «*notre manière de nous réapproprier notre destin dans un monde où les grands groupes mettent tout en œuvre pour voler nos mythes et raconter à notre place l'histoire de notre vie*».

Le Médicis de l'essai va à David Van Reybrouck ([*Libération du 6 octobre*](#)) pour *Congo, une histoire* (Actes Sud) et le Médicis étranger à l'Israélien Avraham B. Yehoshua pour *Rétrospective* (Grasset), une histoire qui débute à Saint-Jacques-de-Compostelle et se transporte en Israël comme il se doit. Un vieux cinéaste israélien revient sur ses premiers films, sur un étrange quatuor amoureux, sur une époque où l'on pouvait encore tourner dans un village arabe. C'est surtout un roman sur ce qu'il advient des ambitions et des rêves de la jeunesse.